

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 44 (1915)
Heft: 10

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Je crois, peuples meurtris de Flandre et de Brabant,
Que l'heure va sonner de votre délivrance,
Et que, de vos coteaux, un cri d'espoir immense
Va faire tressaillir l'impassible Océan.
Je crois qu'aux murs croulants des demeures antiques
La Rédemption, debout, clame un appel ardent,
Et qu'on les reverra, superbes, teints de sang,
Vos vieux manoirs tombés en des jours héroïques.
Je crois que vos vallons, vos champs jonchés de morts,
Sous l'aile de la Paix vont retrouver leurs charmes,
Qu'un Ciel doux et serein viendra sécher vos larmes
Et verser en vos cœurs de triomphants essors.
Je crois que le Malheur, loin d'abattre votre âme,
A réveillé chez vous d'admirables vertus ;
Vos nombreux ennemis ne vous ont point vaincus,
Car ils n'ont pas éteint l'ardeur qui vous enflamme.
Je crois que votre Nom, Peuple loyal et fort,
Restera le plus beau des symboles de gloire.
Déjà, pour célébrer votre immortelle histoire,
Le Souvenir partout, l'écrit en lettres d'or !

L. PILLONEL.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Le sabotage du français. — En publiant son article si remarqué sur la décadence du français, M. Emile Faguet a étonné beaucoup de braves gens, qui croyaient connaître à peu près leur langue et s'aperçoivent qu'ils la parlent fort mal. On sait que le laborieux académicien attribue en partie, en grande partie, ce déclin à l'abandon des études classiques. Le fait est que nous lisons chaque jour, dans la plupart des journaux, la plus déplorable des proses.

Cela a inspiré à certain Arnolphe du *Gaulois* le spirituel dialogue suivant, qu'il intitule : *Le sabotage du français*.

« — Monsieur, je suis venu vous consulter au sujet d'une question que je ne puis arriver à solutionner.

— Permettez-moi de vous arrêter... Pourquoi employez-vous ce mot barbare : solutionner ?...

— C'est un néologisme.

— Un néologisme est excusable quand il sert à désigner une chose nouvelle et encore innommée, tels : automobile, aéroplane, radioactivité... Mais nous possédons le verbe *résoudre*... Et rien n'est plus clair que de dire : résoudre une question...

— Vous avez raison... Mais, que voulez-vous ?... A notre époque de vie intensive, on cherche toujours le mot expressif...

— J'aurais tout aussi bien compris si vous aviez dit : vie intense...

— Bon, j'ai encore fait une faute... Je ne m'attendais pas à causer à une personnalité aussi savante !...

— On dit causer avec... En outre, je ne suis pas une personnalité... Je me contente d'être une vulgaire personne... Je n'ajoute pas une vulgaire personne comme vous, car, alors, ce serait une personnalité...

— Je comprends... Vous faites le bel esprit à mes dépens... Mais je ne sache pas que la connaissance de toutes ces finesses soit, aujourd'hui, d'une utilité bien pratique...

— Je vous arrête encore... Le verbe *sacher* n'existe pas. Nous avons le verbe *savoir*, dont le subjonctif présent est : que je sache... Vous auriez donc mieux fait de vous exprimer ainsi : « La connaissance de toutes ces finesses n'est pas d'aujourd'hui, *que je sache*, d'une utilité bien pratique.

— Possible... Mais avant qu'il ne soit longtemps, tout le monde parlera comme moi...

— Je le crains... Mais, en attendant, il n'est pas encore admis de dire : avant qu'il ne soit... Il faut dire : avant qu'il soit...

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
écrivait Racine, qui connaissait sa langue.

— Oh ! la barbe !

— A la bonne heure !... Voilà une nouvelle expression qui désigne nettement un nouvel état d'esprit. »

J'ai un ami qui a sur sa table en permanence une grammaire française, la bonne vieille Noël et Chapsal ; il en relit un chapitre, chaque fois qu'il a quelque loisir. Je crois que mon ami s'est donné là une excellente habitude.

(*Semaine littéraire.*)

* * *

Toto, ou l'art d'élever les enfants. — Il est midi. Papa monte l'escalier, machinalement, en comptant les marches : seize... dix-sept... dix-huit... Tout à coup, il s'arrête, entendant distinctement résonner des hurlements connus, mal étouffés par les tentures.

— Allons, bon, Toto, encore Toto ! Qu'est-ce qu'il a, ce moutard-là, pour faire déjà une vie pareille ?

Toto, c'est l'héritier, l'unique, naturellement : songez donc... on est si étroitement logé !... Et, comme c'est l'*unique*, par une conséquence logique, c'est le choyé, le gâté dans tous les sens du mot, le petit tyran auquel tout le monde obéit en tremblant.

Pensez donc : si on le perdait !... Et tout peut le tuer ; un courant d'air, une arête, une simple contrariété.

Toto le sait bien, que tout pourrait le tuer ; aussi, lui refuse-t-on quelque chose ? Le gaillard se met à rougir comme un homard, fait une pose, et puis d'un seul coup, prend sa note, et fameusement ; un de ces hurlements sauvages, rageurs, dans les cordes hautes, qui fait monter les concierges et mettre les voisins aux fenêtres, en disant :

— C'est le petit du troisième, quel même !... Seigneur... quel même !

C'est le cas aujourd'hui ; aussi ce fut d'une main déjà énervée que le père tira le cordon de la sonnette...

— Tire donc pas si fort ! Merci, ton fils fait assez de bruit !

Et pour confirmer ces paroles, on entendit la voix du professeur du second monter dans la cage de l'escalier.

— Non, c'est pas un fils, c'est un iguanodon.

— Allons mon canard, c'est fini... Tante Claire est une méchante, elle mangera sa tartine à l'envers !...

Et maman arrangeait les cheveux soyeux, relevait les boucles blondes bouleversées en coup de vent, essuyait les larmes qui tremblaient en perles brillantes au bord des longs cils et coulaient sur les joues enflammées.

— Maintenant, tu vas manger ta soupe. Oh ! la bonne sousoupe !... Tu sais, la soupe ça fait grandir ! Allons, fais risette à maman !

Toto reste impassible.

— Allons ! mon chéri, tiens... Oh ! la belle cuillère...

Toto, énervé, tire ses premiers jeux. Puis, vlan ! la cuillère toute pleine au milieu du carreau du buffet.

— N'en veux pas, na.

— Ah ça ! Toto, dit le père, faisant l'impossible pour se contenir, tu sais, en voilà assez ! Tu vas manger ta soupe ou alors tu auras affaire à moi !

Pour toute réponse, Toto prend l'assiette, et froidement, en regardant le père bien en face, l'envoie rejoindre la cuillère.

— N'en veux pas, na.

En un clin d'œil, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Toto est pris, enlevé et installé dans un cabinet de débarras, entre une pile de vieilles bouteilles et la collection de waterpooofs de grand'maman.

— Au moins, dit le père en fermant la porte, on mangera tranquille.

Puis, voyant la mère qui baissa les yeux, tout attristée :

— Voyons, ai-je tort ? Faut-il attendre qu'il vienne nous cracher à la figure ?

— Tiens, tais-toi, tu me révoltes ! Il ne s'agit pas de cracher à la figure, il s'agit d'un enfant qui n'aime pas la soupe et que tu veux forcer à manger. Toi, tu détestes la tête de veau ; si je t'obligeais à en prendre tous les jours, qu'est-ce que tu dirais ? Et tu vas demander à un enfant ce que tu ne ferais pas toi-même ! Oh ! les hommes !

— ...

— Si tu as des ennuis au bureau, ce n'est pas une raison pour les passer sur ton fils.

— Alors, j'ai tort ?

— Tiens, écoute-le...

Et, en effet, le moutard, calculant qu'il y avait deux portes pour étouffer sa voix, hurlait comme un putois.

— Oh ! va le chercher, ce moutard-là me ferait donner congé !...

La maman revient avec son fils sur les bras. Toto fumant de colère, la face congestionnée et se tortillant comme une poignée de puces.

— Le pauvre enfant ! Tu vois, il a les sangs tout bouleversés ; si c'est avec des scènes pareilles que tu prétends le fortifier.

— Assez ! Assez ! tu m'entends ? J'en ai six pieds par-dessus la tête... Donne-moi le second plat ; il est trois quarts, je n'ai que le temps...

— Veux-tu ce morceau-là, mon gros loup blanc, avec de la bonne sauce autour ?

— Non !

— Pour faire plaisir à petite mère ?

— Non !

Et Toto tire son assiette de côté.

— N'en veux pas.

— Veux ça !

Et Toto, du doigt, montre un petit pot de colle anglaise, noire et gluante, qui miroite au bord du buffet.

— Mais c'est de la cocolle, mon lapin, tu sais, celle qu'on a recollé la potiche que Toto avait cassée hier.

— En veux !

— Qu'est-ce qu'il chante ? dit le père.

— Il veut de la colle.

— De la... ? (*avec colère*). Ah ça ! il est fou !

— Allons ! bon. Encore des gros mots ; la crise était calmée, faut que ça recommence ! Encore une fois rappelle-toi que c'est un enfant, fais au moins semblant de lui en donner.

— ... De la colle ?

— Mais, puisqu'il en veut.

— Eh bien ! tiens, en voilà.

Et le père ahuri prend le pot, en verse une cuillerée à café dans une assiette :

— Avale ça et colle-toi tous les boyaux avec, je m'en fiche ; si ça pouvait seulement te clouer le bec !

— Sans cœur, va !

Toto recommence à sangloter. Le père, la bouteille à la main, l'assiette de l'autre, regarde en l'air poussant des soupirs énervés.

— Voyons, qu'est-ce qu'il veut encore, c't'animal-là ?

— Oh ! c't'animal...

Toto esquisse un projet de hurlement.

Le père, *se contenant*. — Alors ça va recommencer ? Voyons, Toto, mon petit Toto, qu'est-ce que tu veux ?

— Mange d'abord, toi !

— Que je mange ? Quoi ?

— La cocolle.

— Que je mange de...

— Oui, dit la mère, il te demande de manger de la colle ; je suis sûre que ça ne doit pas être si mauvais que ça.

— Merci !

— Fais au moins semblant !...

— Ah ! vrai de vrai !...

Toto recommence.

— Hi ! hi !... hi !...

— Allons, tu es exaspérant ; prends-en au moins une cuillerée ; tu la cracheras après...

Le père vaincu, abruti, promène la cuillère à *la surface* de la colle ; se la met dans la bouche, sans en avaler le contenu.

La mère, triomphante, embrasse Toto longuement.

Es-tu content, mon mignon ? tu vois comme papa il est gentil !

Toto se rejette en arrière avec fureur, la face congestionnée, et entre deux hurlements :

N'a ramassé toute la crème !... Toute la mousse !... que ne voulais !...

Pierre l'ERMITE.

* * *

Napoléon I^{er} et l'école. — M. Alfred Marquiset a donné, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article ayant pour titre : « Napoléon sténographié au Conseil d'Etat en 1804 et 1805. » Nous y avons relevé un passage très suggestif ; il est relatif aux « Frères ignorantins pour les écoles d'instruction ». La section de l'intérieur combattait le projet de leur admission « comme retour dangereux aux corporations ». Cambacérès croit l'établissement utile. Munie et Berlier s'y opposent comme inutile et dangereux. L'empereur intervient dans le débat par les paroles suivantes : « On n'a vu jusqu'ici de bons enseignements que dans les corps ecclésiastiques. Je préfère voir les enfants d'un village entre les mains d'un homme qui ne sait que son catéchisme et dont je connais les principes, que d'un quart de savant qui n'a point d'idée fixe. La religion est la vaccine de l'imagination, elle la préserve de toutes les croyances dangereuses et absurdes. Un frère ignorantin suffit pour dire à l'homme du peuple : « Cette vie est un passage. Si vous ôtez la foi au peuple, vous n'avez que des voleurs de grand chemin. Sous le rapport politique, vous les surveillerez, vous aurez la direction dans la main. Vous ne pouvez pas dire au peuple qu'il y a une autre lumière que celle de la religion, celle de la raison naturelle... Au lieu que vous avez de petits coqs de village qui viennent on ne sait d'où, qui font ici un petit certificat faux et perdent la génération. Vous n'aurez point de solidité dans l'Etat si vous ne donnez pas de morale au peuple et point de morale sans religion. On a voulu y suppléer, mais en vain ! Décidez que l'instruction de la première classe sera confiée aux ministres du culte. »

Que l'histoire contemporaine donne donc raison à Napoléon I^{er}.

BIBLIOGRAPHIES

L'assistance dans le canton de Fribourg, par LÉON GENOUD, directeur du Musée industriel. Publié sous les auspices de la Fédération fribourgeoise de l'Association populaire catholique suisse, in-8° de 128 pages, suivi de 4 cartogrammes exécutés d'après les relevés du bureau cantonal de statistique. Fribourg, prix : 1 fr. 75. Fragnière, 1915.

Le Comité de la section locale de l'Association populaire catholique suisse avait demandé à M. Léon Genoud s'il ne pourrait pas se charger de faire une étude d'ensemble sur la question du paupérisme et de l'assistance. « Son projet prévoyait une entente entre les œuvres locales de bienfaisance, en vue d'arriver à bref délai à la création d'un office central réunissant en un faisceau tous les efforts et évitant les doubles emplois. » Sur ces entrefaites, fut créé l'Office central d'informations et d'assistance, grâce à l'heureuse intervention de Monseigneur l'Evêque. Pour déférer à l'invitation qui lui avait été adressée et apporter à l'œuvre projetée l'appui de son utile concours, M. Léon Genoud se mit à l'œuvre. Seulement, au lieu de borner ses investiga-